



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODES.

Nous sommes à une époque de transition dans la toilette qui lui donne un aspect piquant et inaccoutumé. C'est le court régime de la fantaisie, avec tous ses caprices et ses excentricités; il ne faut pas s'en plaindre : elle renferme souvent des innovations jolies et originales. Aujourd'hui la matinée est froide, et une femme va prendre son bain de mer avec un manteau ouaté, et même fourré; à midi, le soleil a réchauffé l'atmosphère, et elle a, avec une robe de barège, un grand châle de taffetas couleur tendre, brodé en soie; le soir, au salon, toilette presque de bal, et ainsi de toutes les femmes, qui prennent conseil de l'état du ciel, en se souciant fort peu de ce qu'on décide sur la terre. Profitons donc de cette trêve que nous laisse le despotisme de la mode;

car, encore un peu, il faudra s'y soumettre de nouveau. Nous pouvons d'autant mieux le prédire, que nous avons visité des ateliers où se préparent des choses charmantes pour l'hiver. Chez Camille, chez M<sup>me</sup> de Baisieux, chez Leymerie, il y a des étoffes ravissantes, des garnitures d'un goût parfait, d'une coupe inattendue. Le mois prochain nous amènera les merveilles qui vont se multiplier si l'hiver est brillant, comme on l'espère.

L'apparition des quakers au congrès de la paix a été une mine féconde en inspirations. Les femmes de cette secte, si remarquables par la sévérité de leur costume, qui est en harmonie avec la grâce sévère de leur maintien et de leur langage, formaient une opposition pleine de charme avec la frivolité de la mise parisienne. Leurs étoffes ont des nuances sombres; de grands châles



les enveloppent, et le *blanc*, qui tranche sur le noir et le brun, n'a point les broderies et les dentelles qui sont chez nous indispensables. Mais pour les artistes en mode, qui voient partout aliment à leur inspiration, cette simplicité si sainte et si noble ne pouvait passer inaperçue. Aussi, aurons-nous des robes à la quakeresse, et leurs amples pèlerines serviront aussi de modèles, comme nous avons eu des guimpes à la religieuse; ce sera un souvenir de plus de ces aimables étrangères, surtout si les jolies femmes, adoptant leurs modes, nous les rappellent doublement.

Voici, au hasard, quelques citations de chapeaux nouveaux entrevus dans les meilleures maisons de Paris :—Un chapeau satin vert-chou, orné de fleurs *frappées* en velours et un bouquet composé d'une fleur d'eau en velours avec feuillage.—Un autre, en crêpe maïs, bordé de plumes, avec trois petites plumes sur le côté.—Une capote en crêpe blanc, ornée d'une branche de groseille, et, sous la passe, un bouillonné de tulle.—Une capote de satin rose, dont chaque coulisse est ornée d'une blonde rose de la hauteur de deux doigts; une autre, haute de 40 centimètres, forme voilette.—Une capote en poulx de soie blanc, couverte d'effilé sous la passe, trois ceilllets panachés de chaque côté.—Un chapeau de crêpe couleur bois, avec une guirlande de bluets et d'églantine.—Un chapeau en tulle bouillonné lilas sur blanc, avec rubans frangés.—Un autre, avec la passe en paille de riz et le fond en satin blanc froncé, orné d'une plume blanche couchée; le pareil, à fond de satin rose, sans autre ornement qu'un nœud en ruban très-large.

Voici, maintenant, quelques toilettes qui nous ont paru de bon goût :

Robe de foulard des Indes, fond vert à étoiles blanches, corsage-blouse froncé dans les épaulettes; manches un peu bouffantes, fermées par un poignet à bouton en pierre-rie qui tient lieu, pour le matin, de bracelet. La jupe à plis, surmontés chacun d'une ruche étroite en ruban de satin.—Capote en poulx de soie citron, sans ornement, avec un grand voile Chantilly.

Robe de taffetas bleu très-foncé, avec semé broché en deux nuances. Corsage *Fontanges* montant et ouvert sur une pièce

d'étoffe, avec ornements en chicorée de rubans; la jupe très-ample, sans garniture.—Capote de tulle et dentelle blanche avec une branche tombante en chèvrefeuille.—Écharpe en cachemire.

Robe de taffetas *arc-en-ciel*, corsage à la Raphaël sur un cannezout à manches longues, les manches d'étoffe s'arrêtant au coude. Ce cannezout est formé d'entredeux de dentelles et de broderies; la jupe, ouverte devant, a des ornements façonnés avec de larges et étroits galons de passementerie. Le pardessus est un grand châle en taffetas blanc, avec galon et glands, qui rappellent le burnous. La capote en crêpe blanc, avec biais festonnés, porte un bouquet de cassis.

Robe de barège lilas avec le dessous de taffetas même couleur; volants festonnés à semé de gros pois noirs, posés presque à plat. Corsage-blouse décolleté, cannezout en dentelle noire, à manches longues pareilles. Capote de tulle noir avec une barbe tombant presque derrière. Mantelet de barège à garnitures festonnées. (Toilette de deuil).

Robes en taffetas gris de fer, la jupe entièrement couverte de petits volants festonnés, qui alternent avec des volants en effilés de soie, qui se continuent sur un corsage montant, et sur les manches demi-larges et flottantes.

Robe damassée, en redingote, garnie sur le devant de gueules de loup en velours, même couleur. Pardessus en velours violet avec dentelles noires; chapeau blanc avec nœud en velours blanc sur la passe, et cerise dessous.

Robe de satin vert, avec trois rangées de losanges en velours; corsage garni de même, ouvert en pointe sur une guimpe en application, ainsi que les sous-manches bouillonnées. Chapeau en dentelle blanche et fleurs; pardessus en satin tout uni, doublé de blanc.

On voit par ce mélange de barèges et de velours, de foulard et de satin, de crêpe, de plumes et de passementerie, que chacun arrange la saison un peu à sa fantaisie. Ajoutez à cela les peignoirs de percale imprimée à mantelets pareils, pour le jardin, les redingotes de mousseline ou de jaconas brodées, les tarlatanes roses et bleues pour les jeunes filles, les pailles de fantaisie, les bottines de couil et celles de velours, les om-



brelles et les capuchons ouatés, et vous aurez une idée de l'amalgame de toilettes qui se trouve dans les résidences de baigneurs. Néanmoins, toutes les commandes qui s'exécutent à cette heures sont pour l'hiver. On portera des robes en cachemire sur lesquelles les brodeuses font merveille. Nous remarquerons que les pardessus pareils aux robes n'ont plus la distinction qui s'y attachait à leur début. On prépare des manteaux et des mantelets qui seront d'une grande richesse d'ornements. Le velours, devenant vulgaire comme les autres étoffes à cause de la modicité du prix des velours inférieurs, devra, quoique très-beau, être relevé par des dentelles et de la fourrure.

Les cazawecks auront une coupe qui les rendra plus élégants que ceux de l'hiver dernier. On n'abandonnera pas cette mode si utile pour le coin du feu. Nous en avons déjà vu en satin écossais, boutonnés jusqu'en haut avec des boutons de passementerie. D'autres, d'une autre forme, en velours grenat, ouverts, et à manches demilongues très-larges, qui se jettent sur une toilette de soirée, en attendant l'heure de la sortie. — En petit taffetas rose, ouatés et entourés d'une ruche en tulle rose pour soirée de chez soi. Nous en citerons encore en drap marron, avec un large galon autour, à pèlerine, à pointe et manches très-longues, pour les femmes qui restent tard à la campagne, comme aussi, dans le même but, en flanelle mousseuse doublée d'un satin léger; à ce modèle on a adapté un capuchon.

— La lingerie, qui est d'hiver comme d'été, poursuit ses perfectionnements. On en peut juger par les trousseaux confiés à M<sup>me</sup> Payan<sup>1</sup>, qui unit dans ses choix la solidité à l'élégance, depuis le linge de maison le plus indispensable jusqu'au chiffon de tulle et de ruban qui se pose sur l'oreille aux jours de coquetterie. Ses broderies anglaises sont admirables, soit qu'elles garnissent une taie d'oreiller, ou ornent un peignoir du matin. Ses chemises de nuit à la puritaine sont une perfection de coupe et de travail, avec leurs larges plis dont les petites pointes ressemblent à des perles fines, et les cols de batiste brodée au plumetis. Les camisoles ont des variétés infinies de façons et de gar-

nitures, les jupons également; il faut être jolie, même avec ses bonnets de nuit.

Puis ce sont des cannezouts en tulle, en mousseline, à entredeux, les fichus de toutes sortes du matin et du soir, les sous-manches nouvelles, les robes comme brodées par les fées, toutes les séductions imaginables pour les femmes qui *se mettent bien*. Non-seulement M<sup>me</sup> Payan suit les modes, mais elle les crée. Nous signalons les guimpes et les fichus à triple jabot qu'elle prépare pour l'hiver, et ses chemisettes nouvelles pour les habits-amazones.

Nous avons été véritablement éblouis en visitant, ces jours derniers, les salons de l'*Horlogerie de Versailles*<sup>2</sup>. Ce n'étaient que pierreries et émaux de toutes sortes : ici un chiffre de diamants sur un fond bleu; là un blason de pierres fines sur un fond de platine et d'or. — Plus loin, des sujets gravés et ciselés sur l'or avec une délicatesse et un goût qui tiennent du prodige. La plupart de ces montres de luxe devaient faire partie des nombreuses corbeilles que l'on compose en ce moment. — On comprend, en effet, que c'est là un des plus charmants présents qui se puissent offrir, car M. Raby, outre qu'il s'est attaché les artistes les plus distingués et du meilleur goût, a su établir ses nouvelles montres de platine de telle sorte, que, dans les dimensions des plus petites montres, les mouvements ont la précision, l'invariabilité de véritables petits chronomètres.

— Dans beaucoup d'hôtels du faubourg St-Germain et du faubourg du Roule on s'occupe des préparatifs de rentrée; on remet les tapis, on dore les plafonds, on accroche les lustres. — Dans un grand nombre de grands salons, que les bougies seules ne suffisaient pas à bien éclairer, et que les lampes à l'huile chauffaient trop, on a adopté le système d'ÉCLAIRAGE MINÉRAL de M. Sentex<sup>3</sup>, qui, en conservant toute la blancheur de la lumière des bougies, a toute l'intensité des mèches carcel, sans avoir le désagrément de défraîchir l'or et les tentures. — Ce système ne s'applique

<sup>1</sup> Rue Vivienne, 15.

<sup>2</sup> Boulevard des Italiens, 17, au premier. — <sup>3</sup> Rue de la Jussienne, 8.



pas avec moins de succès aux petites lampes de travail ou d'antichambre.

— Grâce au talent, au savoir-faire et au bon goût de M. Dupont<sup>1</sup>, le fer est décidément adopté dans l'ameublement parisien ; on l'emploie avec un grand succès pour les jardinières de salon. — Jamais le bois n'arriverait à imiter ces corbeilles et ces trépieds de roseau et d'osier si délicats et si fins que les bouquets ont à peine l'air d'être soutenus par quelques lianes. — Pour les lits, la fonte du fer a fait de tels progrès qu'aujourd'hui nos artistes peuvent rivaliser avec ces chefs-d'œuvre de goût et d'habileté que nous ont légués le moyen âge et la renaissance.

Malgré sa grande réputation pour tous les genres de confection, le magasin de LA BELLE JARDINIÈRE<sup>2</sup> s'est fait un véritable succès de spécialité avec ses costumes d'enfants. Dans ce genre, ce magasin offre une grande diversité ; il fait preuve d'un goût exquis, qui l'a tout à fait placé au premier rang ; aussi vient-on aujourd'hui, de tous les points de Paris, demander des costumes d'enfants à LA BELLE JARDINIÈRE. Non-seulement on trouve, dans ces immenses galeries, toutes les vestes d'enfants, les pantalons, les casquettes, les petits paletots, mais les ateliers sont organisés sur une échelle si vaste et si active qu'en quelques heures, après la mesure prise, toute une famille d'enfants de tous âges serait habillée sur les modèles choisis par vous, avec une rapidité et une perfection qui finiraient par nous faire prendre pour tout de bon les contes de fées.

MODES D'HOMMES. — Ce qui vient d'être dit pour les modes de femmes se peut dire aussi des modes d'hommes. On voit dans une même journée des toilettes d'hiver et des toilettes presque d'été ; — de gros paletots de *drap-pilote* et des twines d'une excessive légèreté ; — des pantalons de cuir-laine et des pantalons de nankin, de coutil ou de piqué.

On voit beaucoup de paletots droits à forme sac, tout en dessinant cependant un peu la taille. C'est dans ces coupes à la fois

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3, 5. — <sup>2</sup> Quai aux Fleurs.

larges, amples, mais élégantes et distinguées, que l'on reconnaît le goût et l'habileté du tailleur de la fashion. — Ainsi avons-nous vu chez Robin<sup>1</sup> de ces pardessus à la forme large et facile, qui ont cependant une grâce incontestable dans leur ampleur même. Quelques-uns de ces pardessus sont bordés d'un large et double galon de passementerie.

Les plus nouvelles et les plus élégantes étoffes qui se puissent voir sont déjà chez Robin pour les gilets et les pantalons de fantaisie. On emploiera beaucoup d'écosais pour les gilets croisés du matin, et des cachemires pour demi-toilette. Les pantalons sont demi-larges, la plupart à bande sur le côté ; — beaucoup de croisés chinés, — de petites raies, — et de carreaux de couleurs sombres.

Le sous-pied ne se porte que rarement. Nous croyons trouver une des causes de la suppression du sous-pied dans la perfection des chaussures exécutées par Clercx<sup>2</sup>. Ce serait pitié, en effet, que l'élégante chaussure de Clercx, ce cou-de-pied fin et cambré, cette forme à la fois si fine et si gracieuse, fût toujours et complètement perdue dans un large pantalon à sous-pied ! C'est surtout à l'époque des soirées et des bals que nous allons avoir à parler des bottes et des souliers que Clercx sait faire avec cette habileté merveilleuse qui a placé son nom au premier rang de la fashion de New-York et de Paris.

## LES COUPS D'ONGLE.

SOUVENIRS DE L'EXPOSITION DE L'INDUSTRIE.

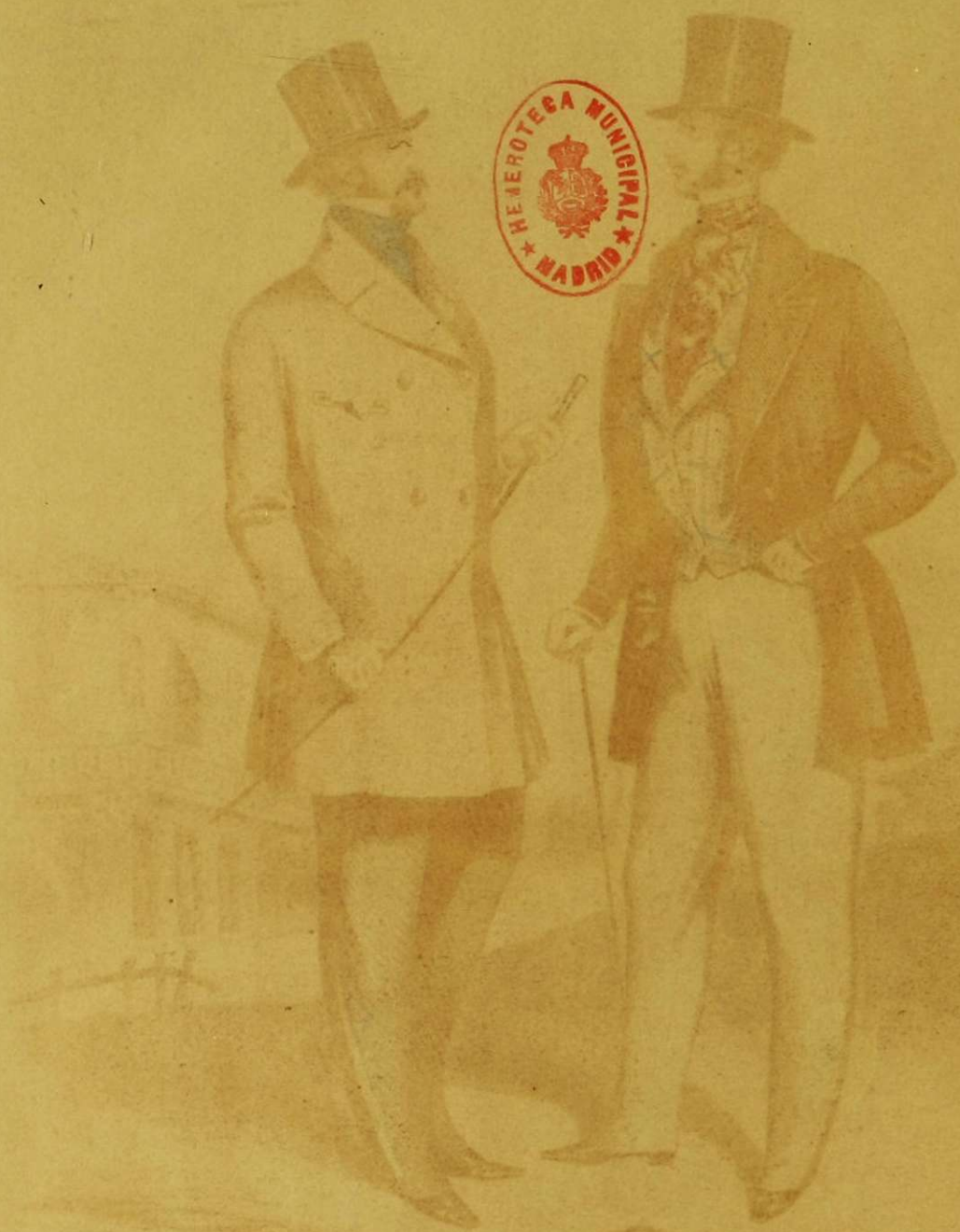
Qui de nous ne connaît cette phrase sacramentelle, — cet adage inscrit sur tous les murs et dans tous les idiomes connus, — ce commandement nasillé par les voix des gardiens de musées, sur toutes les gammes impossibles, ou peint à l'endroit le plus apparent du local d'exposition : *Regardez, mais ne touchez pas !* — Ne touchez pas ! Quelle délicateuse périphrase ! quelle habile métonymie ! Ne touchez pas ! — C'est-à-dire : Ne prenez pas. — Mais il eût été par trop peu poli de dire : Ne prenez pas. — Ne touchez

<sup>1</sup> Rue Saint-Marc, 21. — <sup>2</sup> Boulevard des Italiens, 11.









Libro de la Biblioteca Municipal





30 Septembre 1849.

2466.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

*Boulevard des Italiens, 1.*

*Costumes des ateliers de Robin, r. St. Marc, 21. Bottes de Clerex, b. des Italiens.  
 Canne et Cravache de Verdier, r. Richelieu, 102.*

*Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.*







pas ! est bien plus gracieux, plus innocent ; — et personne ne peut se formaliser de cet avertissement ; — le voleur lui-même en profite ; et si quelque gardien scrupuleux, quelque Argus en livrée quelconque, l'aperçoit regardant de trop près un tableau, une statuette, un camée, une curiosité, en un mot (car, pour le voleur de musée, tout est une curiosité), saisi en flagrant délit, le voleur peut s'écrier : Je ne prenais pas ; — je touchais ; — c'était un oubli ; — je suis un antiquaire. — Et le gardien lui demandera encore pardon d'avoir interrompu, par une aussi brusque incartade, ses recherches studieuses.

A propos de ce *ne touchez pas*, il me vient à l'idée de vous narrer une confidence que me fit un gardien de l'Exposition de l'Industrie.

En fait de produits de l'Exposition, — au milieu des corsets, des pendules et des locomotives, — chacun pouvait voir, étendu majestueusement sur un lit d'acajou, un énorme bloc marron, d'une dimension gigantesque, — véritable monolithe d'Égypte, à faire envie au roi Ramsès ou à feu Osimandias. — Chacun admirait sans comprendre, ou sans trop savoir l'utilité de ce cippe ; et chaque jour le monolithe mystérieux était entouré d'une multitude de curieux. Il est bon d'ajouter que plusieurs cassures, plusieurs stries rougeâtres, donnaient au monolithe une physionomie tout à fait antédiluvienne. Rien qu'à voir ces cassures, on reconnaissait la main du Temps.

La curiosité est un défaut, dit-on. — Mais, qui n'a pas ses petits défauts ? — Or, j'avoue en toute honte ma curiosité. — Cette masse brune m'intriguait. — Donc, un jour que le gardien de ces salles me parut de bonne humeur, je m'approchai de lui de l'air le plus flatteur, le plus souriant ; et, faisant un appel à sa science, je lui demandai quel était enfin l'usage de cet objet mystérieux, incompréhensible, et qui paraissait exciter si fort la curiosité du public.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il d'un ton irrité, ces gens qui le regardent ainsi, ce ne sont pas des savants, allez ! Ce sont des crève-faim, des filous !

— Eh ! comment ? m'écriai-je à mon tour.

— Oui, monsieur, continua-t-il. Et si

l'Exposition dure encore un mois, monsieur Ménier ne trouvera plus que la place.

— Monsieur Ménier ! un savant ?

— Oh ! non, monsieur ; le marchand de chocolat.

— Grand Dieu ! serait-ce du...

— Chocolat !... Oui, monsieur ; un magnifique chocolat pesant trois mille livres, et coulé d'un seul bloc !... Mais, monsieur, tout le monde n'est pas comme vous. — Enfin, comprenez-vous qu'au lieu de regarder ce morceau, de l'admirer, d'en repaître leurs yeux, ce que monsieur Ménier leur permet volontiers ; au lieu de faire comme vous, et de me dire : Monsieur Bernard, qu'est-ce que c'est que ça ? pour que je leur réponde comme à vous : C'est du chocolat, monsieur ; ou : C'est du chocolat, madame : — en admettant que ce soit un monsieur ou une dame qui me demande ce renseignement ; — figurez-vous, monsieur, qu'ils sont là une trentaine de voraces ! de vampires ! de ventre-creux ! qui font semblant de se disputer pour savoir si la chose est ou n'est pas du véritable chocolat : et puis, ils parient ; et, pour s'en assurer, crac ! ils en cassent un petit bout... et le croquent ! — ou bien ils grattent le morceau avec leurs ongles, et se lèchent les doigts, en répétant toujours : C'est du vrai chocolat !... Il n'y a pas à dire, c'est du chocolat ! — Je le crois bien ! C'est comme si, pour essayer la force de votre chapeau, l'un disait : Le chapeau est très-solide ! — Non ! dirait l'autre. — Si ! reprendrait le premier. — Tu vas voir ! poursuivrait le second. — Et puis, vlan ! il vous donnerait un renforcement sous lequel votre tête disparaîtrait ; et puis il reviendrait auprès de son camarade, en lui disant d'un air malin : Hein ! je te le disais bien, que le chapeau n'était pas solide ! — Eh bien ! monsieur, voilà à quelles attaques ce bloc de chocolat est en butte tous les jours : aussi, monsieur, je m'enrage, je m'exalte, je m'enflamme. Le soir, je compte les nouvelles cicatrices faites à mon chocolat, et je me promets de pincer le premier que je verrai. — Eh bien ! monsieur, je n'en ai pris qu'un, et encore je l'ai lâché. Mais c'était à fendre le cœur : écoutez plutôt... Je me promenais donc, les mains derrière les poches, comme c'est mon habitude, sans faire semblant de rien, quand



je vois un petit jeune homme tout rose, tout blond, qui s'approche, s'approche, et s'approche toujours. Je me dis : Bon ! bon ! va toujours ; tu vas voir, tout à l'heure !... Tout d'un coup, crac ! il gratte sur le chocolat un coup d'ongle, — mais un coup sec ! — je l'entends encore. Aussitôt je l'empoigne... oh ! mais, vigoureusement. — Malheureux ! lui demandai-je, qui vous a porté à commettre ce délit sur la propriété d'autrui ? de monsieur Ménier, je veux dire. — La misère, me dit-il en levant les yeux au plafond. — Je restai ébahi. Il était à côté des bracelets de M. Froment-Meurice, et il avait préféré un coup d'ongle sur ce chocolat !

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés.

— Ah ! la gourmandise m'a perdu, continua mon empoigné. Je suis surnuméraire, et sans un centime dans ma poche. La nourriture coûte cher, à Paris : aussi avais-je inventé d'arriver le premier à mon bureau. Vous ne voyez pas pourquoi ? Le voici : J'avalais, avant l'arrivée du chef, une boîte entière de pains à cacheter, — cela me suffisait. Aussi je ne sais pourquoi je fus poussé aujourd'hui à déjeuner sur ce bloc de chocolat. — Je touchai donc au fruit défendu. Hélas ! j'en suis bien puni. — Monsieur, continua le gardien, je ne pus résister ; tant de sobriété me toucha : je le lâchai. — Ah ! monsieur, s'écria-t-il, merci ! merci ! quoique vous m'ayez mis en retard : j'arriverai le dernier au bureau ; mon sous-chef sera déjà là. — Je ne pourrai pas déjeuner aujourd'hui.

D\*\*.

#### UN FEUILLETON DE THÉÂTRE EN 1648.

Il y a quelques années, en fouillant, pour des recherches historiques, dans la collection de manuscrits laissés par Guichemon, l'illustre historien de la maison de Savoie, celui qui signe ces lignes rencontra, au milieu d'une multitude de mazarinades, de couplets satiriques et de pièces sur le théâtre du moyen âge, le prospectus suivant, que l'on pourrait appeler un feuilleton anticipé. Anticipé en effet, car il est évident, par sa contexture même, qu'il parut avant la pièce dont il donne la description, et à l'é-

gard de laquelle il n'avait d'autre but, comme les feuilletons de nos jours, qui paraissent après, que de chauffer l'enthousiasme des Parisiens.

Il nous paraît assez curieux pour être imprimé ici ; il vous prouvera que nous aïeux entendaient aussi bien que nous la réclame, ce grand art auquel sont dues la plupart des réputations de nos jours.

Il s'agit de la pièce d'*Ulysse dans l'isle de Circé*, ou d'*Euriloche foudroyé qui se représentera sur le théâtre du Marais, par les comédiens entretenus de leurs majestés*.

Notre feuilleton, ou prospectus, qui est destiné à faire connaître au public le dessein du poème et des machines qui concourront à sa perfection, s'exprime ainsi :

« Le théâtre françois, depuis quelques années, est devenu si fameux par l'excellence des ouvrages qui s'y représentent et par la magnificence du spectacle, qu'il semble que toute l'invention de l'esprit humain ne sauroit porter la comédie dans un plus haut point. De sorte que, pour guérir de cette opinion tous ceux qui visitent ordinairement le théâtre, il estoit très important de donner au public une peinture des merveilles qui parroistront le 27 décembre, dans la représentation d'*Ulysse dans l'isle de Circé*, ou d'*Euriloche foudroyé*, par la troupe des comédiens du Marais. Outre que, pour la réputation de cette pièce, il estoit nécessaire de détromper tous ceux qui confondent *Ulysse dans l'isle de Circé* avec une vieille pièce intitulée *les Travaux d'Ulysse*, la pompe et la nouveauté du spectacle, la connexion ingénieuse et naturelle des machines avec tous les incidens de cette merveilleuse tragi-comédie ; la beauté de l'intrigue, l'excellence des vers, la réputation du machiniste et le nom de l'auteur, qui s'est signalé par tous ses ouvrages et surtout par son dernier, *le Grand Tyridate*, en feront faire bien aisément la différence en faveur du nouvel *Ulysse*, et pour la lui rendre plus avantageuse, on peut les comparer tous deux avec justice, comme un édifice nouveau et régulier, avec de vieilles mal ordonnées, puisqu'il est vray qu'*Ulysse dans l'isle de Circé*, parmi l'embarras des machines, a conservé toute la régularité qui se pratique ordinairement par les maîtres de l'art, ce qu'on pourra voir dans l'unité du



temps et du lieu, et, quoiqu'il semble qu'il faille un temps plus long que celui de vingt-quatre heures pour rendre les personnes qui agissent dans cette pièce, en des lieux qui sont éloignés de l'isle, on se doit souvenir du pouvoir de Circé, qui, par ses charmes, dans un moment, peut faire des voyages qui naturellement demanderoient des années entières. Pour ce qui est de l'unité du lieu, il ne faut pas s'imaginer qu'elle se détruise par la multitude des décorations, puisque toute la pièce se peut passer dans le palais de Circé ou dans la mer, dans la forteresse, dans le parc et dans le jardin qui l'environnent; et que la proximité de ces lieux fait une unité qui n'est pas nouvelle au théâtre, étant certain qu'on peut faire une scène régulière de toute une ville, que s'il est quelque lieu qui semble hors de l'isle, on ne doit pas douter qu'il ne soit rendu présent par les mêmes enchantements. On pourroit encore faire voir la justesse de cet ouvrage par la liaison de toutes les parties qui le composent; mais de peur qu'une trop ample explication du sujet ne luy dérobe une de ses premières beautés, qui sont celles de la surprise, il suffit d'en avoir une légère connoissance qui serve à découvrir l'usage des machines, et à préparer tout le monde à ce merveilleux divertissement.»

Suit la description des cinq actes de la pièce. Au premier, on voit, d'après ce prospectus, « la mer environnée de grands et affreux rochers, qui occupent toute l'étendue de la scène, où l'agitation des flots est figurée si naïvement qu'elle pourroit contenter la curiosité de ceux qui font de longs voyages pour aller voir former les orages sur la mer. Plus loin les oreilles sont agréablement occupées par la douceur et la nouveauté d'un air composé par un des plus excellents maîtres de l'Europe, et par la vue de ces trois agréables monstres, je veux dire des syrènes, dont l'une par sa voix, qu'elle a si hautement signalée en représentant le Soleil dans la pièce d'*Orphée*, et les autres par des instruments difficiles.»

Le dernier acte n'est pas moins loué que le premier : — « On voit Circé et Leucosie sur un char volant, traîné par deux effroyables dragons, où tandis qu'elles conjurent Jupiter de haster leur vengeance, ce dieu,

parmy les éclairs et le bruit du tonnerre, descend du fond des cieux, porté sur son aigle, et lance la foudre sur le vaisseau d'Euriloche, qui paroît dans l'éloignement de la perspective, et soudain, par une eslevation aussi prompte que sa venue, se perd dans l'épaisseur des nues.

« Aussitôt la mer s'allume de toutes parts et le vaisseau, englouti par les flammes et par les ondes, fait appréhender aux deux nymphes la perte de Phaëtuse, lorsque, portée sur le dos d'un dauphin, elle vient joindre leur char, où, l'ayant reçue, elles remontèrent toutes trois; et finissant la pièce par une généreuse résolution, traversent les airs avec tant de vitesse, qu'elles jettent l'estonnement dans l'esprit de tous les spectateurs, et font avouer, en faveur du machiniste que le vol d'un char qui porte trois personnes et qui est d'une grandeur démesurée, est le chef-d'œuvre de son art. »

Ce n'est donc point d'aujourd'hui que l'exagération dans l'éloge a pris naissance. Si nos pères n'avaient pas, comme nous, des journaux pour faire valoir leur esprit théâtral chaque lundi, et les autres qualités tout le reste de la semaine, ils avaient les crieurs publics, les placards manuscrits, les murailles du Pont-Neuf, et les genoux de la Samaritaine, ce Marforio de Paris.

ACHILLE JUBINAL.

## THÉÂTRES.

OPÉRA. — *La Favorite*. — Roger.

Après une brillante excursion en Allemagne, — Roger rentrait l'autre soir dans *la Favorite*. Le choix de ce rôle était heureux; il se prête très-bien au talent de Roger; — il demande de la jeunesse, de la fraîcheur, de la force, de la sensibilité, de la passion, — toutes qualités que possède au suprême degré notre jeune ténor.

Aussi cette représentation avait-elle ramené la foule à l'Opéra. On retrouvait là ce public d'élite, public accoutumé des premières représentations et des grandes solennités musicales. — L'épreuve, pour Roger, était rude; son début, il est vrai, avait été un immense succès, puisque c'a été le *Prophète*; — mais ici, il avait à lutter avec des souvenirs, et le public revient toujours,



et comme instinctivement, à évoquer des traditions, à faire des comparaisons.

C'est pourquoi le succès de Roger n'en a été que plus brillant, que plus complet dans ce rôle de Fernand de *la Favorite*, où tant d'autres avaient passé avant lui.

Nous ne pouvons passer sous silence la manière tout à fait remarquable dont M<sup>lle</sup> Julienne a chanté le rôle de Léonor. Elle a été, on le peut dire sans exagération, cantatrice et tragédienne de premier ordre; — aussi rien n'a manqué à son triomphe. — Rappelée à la fin avec Roger, elle s'est inclinée devant trois et quatre salves d'applaudissements.

En attendant l'ouvrage nouveau de M. Auber, — l'Opéra entre bravement et brillamment en campagne avec la reprise prochaine du *Prophète* et le nouveau ballet de Carlotta Grisi.

### Album.

Un feuilletoniste vient de publier un travail fort intéressant sur les projectiles dont on se servait dans les théâtres.

Il y a cinquante ans, rien n'était plus commun, sur toute la ligne des boulevards, qu'un jet continu de fruits verts. Grâce au ciel, cette coutume s'est effacée avec le temps.

Nous sommes bien loin de l'époque où Trial, chanteur du viel Opéra-Comique, disait à ses camarades : « Le jour de mes débuts, j'ai reçu dans l'œil un coing de Normandie, que j'ai mangé le lendemain à mon dessert. »

A la même époque, c'est-à-dire en 1789, les désordres dans les spectacles étaient presque habituels.

Il arriva un soir au Théâtre-Français que le parti dit avancé se battit à coups de poing dans le parterre contre le parti dit aristocrate.

On donnait *Iphigénie en Aulide*.

Comme on supposait que les loges étaient remplies principalement de nobles, on jeta des pommes crues contre plusieurs.

M<sup>me</sup> la duchesse de Biron, qui en reçut une sur la tête, l'envoya le lendemain à M. de La Fayette, l'un des coryphées du parti national, en lui écrivant :

« Permettez, monsieur le marquis, que je vous offre le premier fruit de la révolution qui soit venu jusqu'à moi. »

On sait que M. le duc Albert de Luynes a acheté la *Pénélope* de M. Jules Cavelier, qui a valu à l'habile statuaire une médaille d'or de 4,000 francs. Voici un détail fort piquant sur la manière dont le marché s'est conclu.

— Monsieur, dit le duc de Luynes à l'artiste, combien me vendrez-vous votre statue ?

— Mais je ne puis pas la donner à moins de 8,000 fr.

— Alors, monsieur, vous ne me la vendrez pas.

— Elle m'a coûté beaucoup de travail...

— Sans doute, monsieur ! et comme je veux la payer sa valeur, je ne vous l'achèterai point 8,000 fr.

— Mais, monsieur le duc, je ne comprends pas...

— C'est mon dernier mot, je ne veux point l'acheter 8,000 fr.

— Vous y renoncez ?

— Pas le moins du monde, et si vous me laissez libre sur le prix, c'est une affaire conclue.

— Mais enfin ?...

— Je prétends en donner 12,000 fr. ; voyez si cela vous convient.

— La *Pénélope* fut achetée. Il n'y a point de réflexions à faire sur cette manière plus que royale d'apprécier les arts et de les encourager.

A ce Numéro sont jointes les planches 2465 et 2466.

### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.